

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

**LE RÉVEIL**

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 3

MONTREAL, 5 OCTOBRE 1895

No. 57

**SOMMAIRE :**

Garde à vous ! Une nouvelle Comédie infernale, *Duroc*.—Leurs Promesses, *Canadien*.  
 Les livres d'écoles : Les chiffres ne mentent pas, *Magister*.—Liberté sans limite, *Justus*.—Attente, *A. Filiatreault*.—L'Œuvre de J. B. Proulx, V. R. U. L. M., 10ème article, Les Petits Radicaux, *Universitaire*. — Les Écoles Locales, *Civis*. — L'Enfant dans la Famille, *Puer*. — Chronique : L'Idée d'un Épicier. — *Charles Fuster*. — En plein jour, *François Coppée*. — Feuilleton : Le dix-neuvième Siècle : Frédéric Poite, (suite) *A. Robida*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 2184,

Montréal.

**GARDE A VOUS !****UNE NOUVELLE COMÉDIE INFERNALE**

Vous avez remarqué dans les journaux bien pensants et essentiellement catholiques — disons *castors* — une recrudescence de littérature anti-maçonnique canadienne ?

Car, ces gens-là ont inventé une maçonnerie canadienne (pour les besoins de la cause).

Toutes les fois qu'ils se sont attaqués à une personne connue, ils se sont fait renfoncer dans la gorge leur sale langue de vipère.

Témoins : Poirier, Robidoux, Lareau et les autres.

Nous avons été pendant un certain temps débarrassés de ces fadaïses, surtout après que Bergeron fut devenu marguillier de sa paroisse, et qu'un ex-trente-troisième degré *très avancé* en mal de mairie, eût obtenu un certificat de notre brave archevêque, sous les yeux bienveillants de ce pauvre Berthelot, un autre cadoche, mort dans les bras de l'Église.

Mais, toute chose a son temps et les exploiters du mystérieux ont des besoins incessants.

On sait que Leo Taxil est usé jusqu'à la corde comme pantin anti-maçonnique.

Il faut dire qu'il n'a jamais été pris au sérieux en France et, à ce sujet un ami que je rencontrais l'autre jour me citait un fait de

notoriété parisienne auquel il avait assisté, et qui cote à sa juste valeur l'individu dont la *Semaine Religieuse* de Montréal s'était faite le bouclier et dont certains membres du Barreau de Montréal avaient offert dans une circonstance très proche — à propos d'un article de Louis Fréchette — de se faire les avocats en matière temporelle.

En certaine circonstance, Leo Taxil, il y a un an à peine, a plaidé contre St. Sulpice en prétendant qu'on l'avait fourré dedans sur la qualité, le nombre et la vente de ses livres.

Il a trouvé un avocat à Paris, parce qu'il s'agissait d'"affaires", mais il ne peut pas trouver de défenseur pour son honneur.

Il en eût trouvé au Canada. Nous sommes si naïfs !

Revenons donc à l'histoire :

Nous passions, me disait l'ami X., sur le Boulevard des Capucines, à 8 heures, un soir de mai, et notre attention fut attirée par une affiche flamboyante : Leo Taxil devait faire des révélations sur la Franc-Maçonnerie.

C'était au lendemain de la conversion de cet infecte folliculaire, conversion causée par l'épuisement trop facile de sa verve pornocléricale, et le misérable gueux battait monnaie dans le monde réactionnaire et ultramontain sous le couvert de bénédictions et de recommandations extorquées à de pauvres défenseurs de l'ordre moral, surgis dans un clergé vieux pourtant déjà de cinquante ans aux idées du siècle.

J'entre, me dit mon ami, dans cette salle des Capucines que tout Paris connaît et j'aperçois au premier rang la fine-fleur des *four hundred* qui attend les révélations :

Car il doit y avoir des révélations.

L'assemblée est sympathique, un peu coquette, un peu moutonnante, mais prête à faire un accueil préparé au misérable comédien dont les horreurs écrites ont porté à la peau de toutes ces jolies chrétiennes.

L'individu se présente : figure orgiaque, petit, sale, gras, suintant le défroqué ou l'instituteur en rupture de Poissy ; laissant percer à travers les pores de son frac tous les abou-

tissements des loupes, verrues, boutons et clous intellectuels dont son passé a salué la joyeuse progéniture.

Leo Taxil, redevenu M. Jorgand, devait ce soir-là, au moyen de projections lumineuses sur une scène en pleine ombre, expliquer les mystères de l'initiation dans une Loge dont j'oublie le nom, mais à laquelle il avait réellement appartenu.

Après un boniment piteusement débité, le petit homme fait marcher les lanternes, prépare sa mise en scène et la salle se trouve plongée dans l'obscurité.

Inutile de noter le petit cri de rigueur lancé par ces dames !

Car il y avait des dames, et de la haute !

Le silence rétabli, la noirceur propice savamment établie, Leo Taxil commence par exposer les préliminaires de l'initiation et par énumérer les diverses questions — infâmes, naturellement — qui lui ont été posées.

A peine a-t-il proféré une de ces questions, qu'on entend dans un coin de la salle une voix mâle qui s'écrie :

—Frère Jorgand, tu as menti ! Impossible de juger, dans le noir qu'il fait, l'impression produite sur son facies flasque.

Il continue ses révélations et une autre voix lance d'un autre coin :

—Frère Jorgand, tu as menti ! Evidemment le Frère commence à songer que la chose est sérieuse, d'autant plus que la société, étant toute triée sur le volet, ne bouge pas et ne proteste pas.

Il continue pour recevoir un troisième :

—Frère Jorgand, tu as menti ! Alors, c'en est trop ; le vil pamphlétaire veut faire contre fortune bon cœur et puis, ces voix sortant des tombes le hantent, le harcèlent ; mais, comme toute bonne canaille, il a un moment de nerfs, il s'écrie.

"Que les hommes qui m'ont apostrophé montent sur cette estrade, je leur répondrai."

Il fait aussitôt tourner le gaz, la lumière paraît et l'on voit s'avancer des deux coins extrêmes et du centre de la salle trois messieurs absolument corrects : deux portent le

ruban rouge à la boutonnière, le troisième est un publiciste bien connu dont le nom vole aussitôt de bouche en bouche.

Tous trois se posent en juges de ce hideux exploiteur du mal et du bien, qui, primitif Svengali, cherche à échapper à l'œil de ses justiciers.

Son procès est vite fait. Les trois personnes présentes sont d'anciens camarades de Loge de Jorgand. Ils lui font rentrer dans la gorge les mensonges et les infamies qu'il a débités contre ceux qui l'avaient arraché au baignoire trop largement mérité par un attentat à la pudeur dont le Midi a conservé le souvenir.

Le public français est vif mais il est juste ; cette salle cléricale et anti-maçonnique réunie pour se délecter de pathos anti-républicain éclata en sifflets à l'égard du beau Leo Taxil qui dut partir par une porte dérobée pour échapper à un cyclone de coups de parapluie et de bottes dans ses œuvres vives.

Après quelques avaries de ce genre et surtout après un procès entamé par Taxil contre ces Messieurs de St Sulpice, sous le prétexte de spoliation littéraire et monétaire, procès qui flairait la retroversion au Luciférisme, le coup du Taxil se trouva démonétisé et il fallut chercher autre chose pour émouvoir les belles dévotes qui tiennent l'escarcelle et ne délient qu'à bon escient les cordons de leur bourse, sous le coup d'un récit effroyable de palladisme ou d'une démonstration glaçante de triangulation maçonnique, sorte de chantage pieux permis dans l'intérêt des âmes.

C'est alors qu'on inventa le livre du Dr Bataille, *Le diable au XIXe siècle*, élucubration indigeste, échevelée, mais qui fut répandue à profusion dans le monde catholique, à l'aide d'une propagande qui dénotait un savoir-faire de haut vol. On ne saurait jamais combien il s'est débité et se débite encore de ces fascicules aux vignettes grimaçantes avec lesquelles on entretient la foi dans les cœurs simples. Le principal pourvoyeur du Dr. Bataille en notes et renseignements était un individu bien connu à Montréal, où il avait eu son heure de notoriété, l'abbé Villeneuve, l'auteur de

la *Comédie Infernale*, qui révolutionna le pays il y a quinze ans.

C'est lui qui avait imaginé cette mise en scène de démons aux noms étranges dont Bataille donne la description, avec photographies, s'il vous plaît, dans son grand ouvrage. La génération actuelle se rappelle la guerre de pamphlet engagée par le dépositaire de la pensée de derrière la tête de cet excellent Ignace, contre le clergé de St-Sulpice et contre les Canadiens aux idées un peu plus larges que la mitre où l'on voulait encarter tout l'esprit et toute la volonté canadienne.

Eh bien, l'histoire se répète et nous crions : gare !

Gare, non pas tant pour nous qui en avons vu bien d'autres, mais gare pour ceux qui veulent penser tout en continuant à croire et à pratiquer sans ostentation ni défiance. Gare pour le clergé du Séminaire qui est en somme le clergé le plus libéral et le plus homme du monde que nous ayons ici.

Le coup du Dr. Bataille épuisé, ces messieurs qui ont toujours bien des cordes à leur arc et plusieurs tours dans leur besace de quêteurs viennent d'en trouver un autre.

Ils ont monté la conversion de Diana Vaughan, la palladiste de Charleston, une Egérie quelconque qui maniait les triangles, assure Tardivel, et se nourrissait d'hosties servies au bout d'un poignard, repas fort peu substantiel pour une hérétique.

Mlle Diana Vaughan — cette jeune fille, comme dit la *Vérité* — a, de suite, éprouvé le besoin d'écrire des Mémoires.

Avez-vous remarqué que la première besogne de tous ces convertis-là est d'écrire un livre qu'ils font vendre par leurs convertisseurs. Cet empressement à tirer parti d'une question de conscience m'a toujours semblé louche, ou plutôt m'a toujours expliqué des remords d'âme de certaines individualités qui paraissent n'en avoir jamais eue.

Diana Vaughan va donc publier ses Mémoires, et aujourd'hui que l'or n'est pas plus pur que le fond de son cœur, Tardivel lui fait une réclame anticipée, contre laquelle Fréchette a

vigoureusement protesté au nom de la décence dans la *Patrie*.

Cette protestation faite au nom de la propriété morale à soulevé l'ire de Tardivel qui s'écrie :

“ Ah, vous avez peur. On sait qu'il y a au Canada une Loge Luciférienne et vous craignez les révélations qui vont se faire contre vous et vos amis ; mais vous n'y échapperez pas.”

Coincidence étrange, lorsque ces menaces se proféraient dans la *Vérité*, l'abbé Villeneuve était à Québec et à Montréal ; il y faisait un séjour passager avant de retourner à Paris où le retienent ses travaux littéraires anti-maçonniques et anti-lucifériens.

Il est facile de voir clair dans ces deux incidents : menaces de révélations et présence de l'abbé Villeneuve à Montréal.

On est en train évidemment de monter sous l'aile de Diana Vaughan une nouvelle *Comédie Infernale* qui ne sera pas de paille.

Le public aguerri maintenant n'en fera aucun cas à l'égard de nos hommes publics, mais, en sera-t-il de même à l'égard des messieurs de St. Sulpice ?

DUROC.

## LEURS PROMESSES

Bien des gens se sont demandés, lorsque survinrent les difficultés entre le *Canada-Revue* et les autorités ecclésiastiques de Montréal : pourquoi n'ont-ils pas écouté la voix de leur archevêque qui disait :

“ Soumettez-vous d'abord. Nous vous rendrons justice ensuite.”

Les hommes du *Canada-Revue* ont argué de leur qualité d'hommes libres pour ne pas se soumettre à un despotisme dont leur conscience ne reconnaissait ni la légitimité, ni la justice.

Mais au fond, au fond de leur cœur, il y avait autre chose.

Ils se fussent humiliés devant le grand âge du prélat et son caractère sacré, s'ils avaient eu confiance dans la parole qu'on leur donnait.

Ils savaient que leur humiliation serait inutile et qu'on ne leur rendrait pas justice une fois qu'ils se seraient abaissés.

Ils ont préféré la lutte et ils l'ont eue sévère.

On peut discuter au point de vue religieux la valeur de leur acte, au point de vue humain on ne peut nier la justesse de leurs prévisions.

L'Eglise ne rend jamais justice au laïque.

L'Eglise ne se croit pas obligée de tenir la parole donnée à un laïque.

En veut-on un exemple éclatant ? le voici.

C'est une lettre signée d'un nom hautement respectable et qui fait le tour de la presse canadienne des États-Unis :

Le 6 juin dernier, je recevais une lettre du Rév. M. Bourret, me mandant à Waterbury pour affaires très importantes. Inutile de dire que, dès le lendemain j'étais en grande conversation avec celui qui m'avait invité à le rencontrer à son presbytère. Le curé de Waterbury me fit un accueil on ne peut plus bienveillant. C'est un homme de poids dans les deux sens du mot, et dont la parole porte conviction. — Mon cher Leclaire, me dit-il, *soumettez-vous, et dans deux mois, le plus tard, vous aurez un prêtre canadien comme curé.* La chose était trop belle pour que j'y ajoutasse foi de suite ; et, voyant que je semblais douter, le Rév. M. Bourret me répéta quatre ou cinq fois. “ *Soumettez-vous, et dans un mois ou deux mois et demi le plus tard, vous aurez un prêtre canadien comme curé. Je t'en donne ma parole d'honneur.*”

— M. le curé, lui répondis-je, je prends votre parole ; et, s'il y a possibilité, les Canadiens de Danielson seront bientôt soumis et doux comme des agneaux. Quatre jours plus tard, tout était rentré dans l'ordre ; nos bons patriotes abandonnaient leur chapelle, dans la salle St-Jean-Baptiste, et reprenaient leurs places de bancs dans l'église St-Jacques.

Dieu que nous avons eu à endurer, après cette soumission de la part des Américains, des incrédules et des amis des autres centres. Les Irlandais nous ont encore moins ménagés que les autres. Mais nous avions tellement foi dans la parole de nos prêtres, que pas une seule plainte n'est sortie de notre bouche, et nous attendions toujours avec patience. Nous avions la joie dans le cœur ; nous avions une certitude, peu nous importait le reste. Mais, malheureusement, nous devions être déçus dans nos plus chères espérances. Deux mois s'étaient écoulés, et la promesse ne s'était pas réalisée.

Nous avons accordé un mois, et, comme Sœur Anne, nous n'avons rien vu venir. Aujourd'hui, il ne nous reste plus que la certitude qu'on nous a trompés, qu'on a voulu se moquer de nous, et qu'on a honteusement abusé de notre foi innée dans la parole de notre clergé.

Le mal est peut-être plus grand qu'on veut bien le penser, car on a semé le doute dans nos âmes. Sei-

gneur, sur qui allons-nous donc porter notre confiance ?  
 Connaissant le curé de Waterbury comme un homme sage et prudent, nous nous disons aujourd'hui : " Pour qu'il nous ait fait une telle promesse et qu'il y ait engagé sa parole d'honneur, il fallait qu'il fût autorisé par quelqu'un qui avait le pouvoir de l'autoriser à parler de la sorte."

Or, un seul homme avait ce droit et ce pouvoir, et c'était le Grand-Vicaire Mulcahy, administrateur du diocèse pendant l'absence de Mgr Tierney, en voyage *ad lumbina*.

Si on ne voulait pas tenir les promesses qu'on nous faisait dans le temps, il fallait nous laisser tranquilles. Si on s'est dit : " Promettons, et quand ils se seront soumis, les Canadiens de Danielson ne se plaindront plus : " on s'est grandement trompé, et aujourd'hui, nous avons aussi à cœur que jamais de voir réussir notre cause.

Nous ne demandons pas des choses impossibles ; nous voulons être traités comme nos compatriotes des diocèses de Providence et de Springfield. Nous avons tenu nos promesses ; qu'on tienne celles qu'on nous a faites.

Que la charité chrétienne est belle, quand il s'agit de la conseiller aux autres et ne pas la pratiquer soi-même !

DR C. J. LEOLAIRE.

A la suite de cette lettre, l'*Indépendant* de Fall-River dit :

" Dorénavant, lorsqu'on recevra une promesse d'un curé *irlandais*, il faudra la faire mettre par écrit."

Il était inutile de mettre irlandais.

Et, de plus, l'écrit ne vaudra encore rien,

CANADIEN,

## LES LIVRES D'ECOLE

LES CHIFFRES NE MENTENT PAS

Nous continuons aujourd'hui cette étude intéressante du coût des livres d'école et de leur prix de revient, le père de famille se trouve toujours au mauvais bout, et les Très-Chers Frères à l'autre. Le livre qui nous occupe est intitulé : *Leçons de Langue Française*, par les Frères des Ecoles Chrétiennes, cours moyen, livre du maître, 470 pages, approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique le 12 novembre 1884. Il est facile, en parcourant l'exemplaire que nous avons sous les yeux, de constater qu'il a été imprimé sur des vieux clichés. L'impression est mauvaise,

la couleur (terme technique) inégale, le carton-nage bien ordinaire.

Examinons maintenant le coût d'une édition de 10,000 exemplaires de ce livre, qui se décompose comme suit :

Composition .....	227.48
Papier, 48 rames à \$2.80.....	378.00
Impression, 9½ formes de 16.....	88.50
Papier de la couverture et impression.....	15.00
Cartonnage 2c.....	400.00
	1108.98

Cliché Electrotype 20c par page.  
 Cliché Stéréotype 25c par page.

Soit : 11½c. par volume.

Ces chiffres sont soumis aux mêmes règles que ceux donnés dans le dernier numéro du *RÉVEIL* pour les *Leçons de Langue Française*, cours élémentaire, c'est-à-dire fournis par un établissement de premier ordre.

Si nous nous rappelons bien le peu d'arithmétique que le révérend Père Lauzon, O.M.I., essayait de nous inculquer au collège de Ste-Thérèse, il y a plus de trente ans, avec un succès négatif, hélas ! nous croyons que les Très-Chers Frères font un petit bénéf. de MILLE POUR CENT, car ce livre se vend \$1.02 aux librairies de gros, \$1.20 aux librairies ordinaires et \$1.50 au pauvre instituteur qui gagne une moyenne de salaire de \$400 par année.

Quant à l'institutrice soumise au même tribut, elle ne reçoit que \$80 par année, en moyenne. . . . moins qu'une bonne cuisinière.

MAGISTER.

## LIBERTÉ SANS LIMITE

A l'occasion de la célébration par l'Italie de la prise de Rome, qui a été la dernière étape de l'unité italienne, beaucoup d'articles ont été écrits. Nous en avons même publié un. Mais rien n'est plus intéressant que d'étudier l'idée même de ceux qui ont formé cette unité.

A cet effet, le passage suivant du discours du premier ministre italien, M. Crispi, prononcé lors du dévoilement de la statue de Garibaldi, est instructif et utile à connaître.

Le génie italien, par la loi du mois de mai 1871, a

résolu un problème qui, en d'autres termes, aurait paru insoluble.

La liberté sans limite a été assurée au Pape dans l'étendue de son ministère.

Ainsi le Pape n'est soumis qu'à Dieu, aucune force humaine ne peut arriver jusqu'à lui.

Comme prince temporel, le Pape serait amoindri dans son autorité, parce qu'il serait l'égal de tous les autres princes et ne pourrait pas en être le premier.

Tous lutteraient contre lui, comme ils ont lutté pendant des siècles au détriment de la foi et de l'autorité spirituelle.

Souverain indépendant, comme nous l'avons constitué, il est supérieur à tous ; c'est là sa puissance.

La catholicité devrait être reconnaissante à l'Italie des services qu'elle a rendus au pontificat romain.

Après 1870, Pie IX put lutter avec le prince de Bismarck et lui faire sentir combien est grande la vertu des armes spirituelles.

Tout cela est notre œuvre, dit M. Crispi, œuvre du Parlement et du roi. Je dirai même que ce fut l'accomplissement de la volonté de Dieu, comme ce fut par la volonté du Très-Haut que l'Italie reconstitua son unité.

Les audacieux qui, méconnaissant la loi éternelle, s'opposent à Dieu, ne manquent pas, et nous devons dire avec regret que ce sont ceux qui se disent ses ministres. Mais ils ne prévaudront pas, car l'Italie est très forte, très sûre d'elle-même, elle ne craint pas les efforts de la rébellion. Ils ne prévaudront pas. Peut-être qu'ils s'assagiront.

Les ministres du culte savent qu'on ne les touchera pas tant qu'ils resteront dans les limites de leur droit. Ils savent qu'en prêchant la rébellion aux lois, leur œuvres profiteraient aux anarchistes qui renient Dieu et le roi. Cette œuvre alors ne pourrait pas rester impunie.

Ce sont des considérations qu'on peut discuter, et il n'y a rien d'impie là-dedans.

JUSTUS.

## ATTENTE

Le public semble attendre avec une curiosité qui tient de l'anxiété le résultat du procès du *Canada-Revue* contre Mgr Fabre, qui est en ce moment soumis à la Cour de Révision de Montréal.

Cette anxiété est d'autant plus étrange que les intéressés semblent attendre leur sort avec une quiétude absolue et, en dehors des dires de quelques journaux empressés, il n'est rien qu'ils sachent au sujet de la date du prononcé de ce jugement solennel.

Nous avons vu quelques-uns des directeurs du *Canada-Revue* qui s'en rapportent entièrement à la haute intégrité et à la science des

savants juges entre les mains desquels repose leur cause, et ce n'est pas à eux qu'il faut attribuer les notes impatientes publiées par certaines feuilles.

A. FILIATREAU

## L'ŒUVRE DE J. B. PROULX, V.R.U.L.M.

(10ième article.)

LES PETITS RADICAUX

Nous voici rendu dans l'étude des *Actes des gouverneurs, administrateurs et vice-recteur de l'Université Laval à Montréal* à ce point culminant où le fameux abbé Proulx contemple son œuvre et se dit qu'il a bien réussi.

Il dissèque avec joie tous les produits de son machiavélisme et, p'tit Mazarin, il expose au p'tit Colbert qu'il est un bien grand homme. Il nous expose comment on roule les évêques et comment on les pousse à coups de pied dans le dos quand ils ne veulent pas marcher.

C'est un manuel de discipline ecclésiastique de haute lice.

Jugez-en.

CCCXIX

A bord du Vancouver, 4 septembre 1894.

Rév. J. B. Payette, A. V. R.  
St Lin des Laurentides.

Mon cher ami,

Au fur et à mesure que, pendant cette longue traversée, je revois, je brasse, je classe les papiers de l'Université, une idée me frappe de plus en plus : combien Dieu protège et conduit les choses universitaires, Il est bien plus facile, en observant quelque peu, de tirer les leçons du passé, que de prophétiser l'avenir, et même de saisir les réalités souvent miroitantes du présent.

Je ne veux pas parler des règlements de difficultés lors de l'union, des questions diverses résolues à Rome ni des bills passés à la Législature de Québec. Je ne remonte que de deux ans en arrière, au moment où a commencé de fonctionner la Corporation des Administrateurs.

Cette Corporation elle-même a été le support de l'Université. Comment se plaindre ? tous les intérêts y sont représentés. Si l'on dit : nous n'avons pas confiance dans la gestion monétaire du Vice-Recteur ; on peut répondre : ce n'est pas lui qui gère les finances, ce sont les meilleurs hommes d'affaires du Canada. L'Université à Montréal n'est plus, comme autrefois, le fait d'un homme seulement ; elle est devenue multitudes. Tant de personnes ont été appelées à travailler à son développement, tant y apportent réellement leur labeur personnel, qu'il s'est formé à Montréal un foyer

d'intérêts puissants ; et vienne maintenant la rivalité de X, vienne la mauvaise volonté passagère des petits radicaux, rien ne pourra l'éteindre.

Il fallait bâtir, absolument. Attendre que les fonds suffisants fussent entrés, impossible ; plus on attendrait, moins cela rentrerait. Que faire ? se jeter *in medias res*, brûler ses vaisseaux. Chose incroyable, ce parti désespéré fut voté unanimement, sans opposition officielle. Délibérément, par tous ? je l'ignore ; par moi, certainement. Cette hardiesse va nous donner un monument.

Les évêques devaient aider l'Université substantiellement, sous peine de perdre leur prestige, leur autorité aux yeux d'un grand nombre. Mais les Evêques ne sont pas riches ; dans ces circonstances, naturellement, on ne s'exécute qu'à la dernière extrémité : cette extrémité fut la nécessité pressante, créée à dessein, de rencontrer les obligations de nos nombreux contrats.

Ce don des Evêques aura, en sus, deux avantages : le premier, d'en attirer d'autres à l'Université ; le second, de les intéresser de plus en plus à l'œuvre universitaire. On ne porte jamais un intérêt si profond qu'à ce pour quoi on a fait de grands sacrifices.

Mais, pour moi, le présent voyage est bien autrement important à raison d'autres nécessités que voici : 1o. expliquer notre organisation à de nouveaux dignitaires de la Congrégation de la Propagande, qui n'ont pas eu l'occasion de la reconnaître ; 2o. exposer nos besoins, nos grandes espérances, les dangers que des adversaires, les plus opposés en principes et en poursuite, essaient de soulever autour de nous ; 3o. démontrer, par des faits, que nous avons réalisé à Montréal depuis cinq ans tout ce que nous avons promis pour la paix des esprits, la gloire de la religion et le plus grand bien de la jeunesse studieuse ; 4o. dissiper les nuages que l'on amoncelle à dessein autour de notre situation, etc., etc. A ces divers points de vue, je considère providentiel que Nos Seigneurs les Evêques se soient tout-à-coup décidés à envoyer non pas un délégué, mais des délégués, (puisque je ne fais que devancer Mgr l'évêque de Sherbrooke) à Rome. Le cinq cents a pu être le prétexte pour la sagesse humaine ; la sagesse divine a probablement dans ses secrets bien d'autres motifs.

Il existe encore à X, pas très nombreux, mais se ravivant, comme la mèche prête à s'éteindre, un parti qui est aux aguets, vrai chat attendant la souris. Il attend que nous ayons des embarras, il essaie même sous main, sans que cela paraisse, de nous en susciter, pour en profiter, espérant toujours reprendre la gouverne des affaires à Montréal. Pour en arriver là, il comptait sur un fiasco dans nos entreprises, sur une banqueroute dans nos contrats, sur un changement d'orientation qu'amènerait nécessairement ma maladie chez eux réputée incurable : ils s'étonnent d'attendre aussi longtemps. Ce voyage à Rome est la mort définitive de ce parti funeste : le voile derrière lequel il se cache sera déchiré, ses réticences mises à nu. Je n'ai aucune accusation acerbe à porter, tout se fera par l'exposé clair, simple, court, droit, sans ambages, sans détours, de la vérité. *Veritas liberavit vos*. Nous serons délivrés d'un ennui sans cesse renaissant qui

embarrasse notre marche, Québec sera délivré d'un manteau de plomb qui l'écrase. *Prosit*.

Priez que Dieu me vienne en aide, et faites prier ; surtout intéressez à ce dessein, sans le leur expliquer, les élèves du couvent de St-Lin, dont les prières, dans le passé, m'ont été d'un si grand secours. Croyez aux sentiments d'attachement et d'affection avec lesquels je suis,

Mon cher Monsieur,

Votre ami sincère et dévoué.

J. B. PROULX, *ptre*.

Faites-les prier, mais ne leur dites pas pourquoi.

UNIVERSITAIRE.

## L'ENFANT DANS LA FAMILLE

Honore ton père et tu seras heureux, dit un vieil adage.

Je ne voudrais pas prétendre que dans la seule obéissance paternelle se trouve la source de toutes les joies, de toutes les félicités ici-bas, mais j'estime cependant que l'observation de ce principe devrait être de rigueur, car l'histoire de chaque jour nous démontre que les familles les plus heureuses sont celles où l'autorité des parents n'est pas discutée, mais reconnue non par crainte, mais par le respect que dicte le cœur.

Un bon père, une bonne mère, mais c'est un trésor inappréciable. Dans nos premières années, ils ne cessent de nous prodiguer chaque jour tous les soins que nécessite notre faiblesse d'enfants. Ils nous couvent des yeux et à cet âge nous savons les récompenser par nos sourires, nos caresses. Avez-vous jamais bien remarqué combien est gentil, mignon, le bébé qui remercie sa mère, qui témoigne à son père par son regard joyeux, sa reconnaissance pour l'avoir fait sauter sur ses genoux ?

Mais dès que l'enfant a grandi, qu'il a atteint l'âge de 14 ou 15 ans, le même attachement existe-t-il en lui pour ses parents ? ou plutôt, dès qu'il sort pour aller au collège ou à l'atelier, ce bambin commence-t-il à se croire quelqu'un, à douter que ceux qui ont guidé ses premiers pas soient indispensables ? Peut-t-il déjà pouvoir se soustraire aux conseils paternels et avoir seul désormais le droit de se conduire ?

Tout récemment, j'entendais soulever que maintenant l'autorité du père n'était plus pour les jeunes gens qu'un vain mot.

L'obligation dans laquelle se trouvent les parents de se séparer de leurs enfants, soit pour les envoyer gagner leur vie, soit pour leur permettre de compléter leurs études, ne peut que paralyser leur action de surveillance et, par suite, faire oublier le respect qui leur est dû.



A l'atelier surtout, jeunes garçons et jeunes filles puisent des principes d'indépendance qui doivent bientôt étouffer dans leurs cœurs les meilleurs sentiments d'obéissance filiale.

Bientôt, à la maison, l'enfant n'écouterait plus son père que par crainte. Il voudrait même discuter les observations qui lui sont adressées et si sur le moment il n'ose enfreindre les ordres paternels, il murmure et se promet d'agir quand même à sa guise, aussitôt que le maître, car alors ce n'est plus le père, aura le dos tourné.

Ce tableau, bien sombre, est-il vrai ? J'aime à croire que s'il existe des cas ayant motivé ces réflexions que l'on me faisait en témoignant d'une entière conviction, ce ne sont que des exceptions.

Moi, je ne puis me résoudre à croire que les bons principes d'autrefois ne sont plus que du domaine de l'histoire et que les générations actuelles se méprennent ainsi sur leurs devoirs envers la famille.

Quelles sont donc les causes de cet état de chose, demandai-je ?

Il était assez difficile à mes interlocuteurs de préciser ; cependant je pus comprendre qu'ils attribuaient ces faits à l'imprudence, voire même à la négligence des parents.

Les enfants ont toute liberté de sortir, de se promener, d'agir à leur guise.

Ceux-ci ne voient aucun mal à donner la plus grande liberté à ces jeunes tourtereaux qui s'envolent sans entraves, et cependant s'il n'arrive pas toujours d'accident le péril n'en est pas moins toujours là.

Et, pour mieux me convaincre de la vérité de leurs dires, l'un d'eux me narra quelques exemples.

Mes lecteurs me pardonneront de ne pas les reproduire. Je ne suis d'ailleurs pas d'avis que l'on doive mettre sous les yeux de tout le monde des aventures plus ou moins extraordinaires qui pourraient trop frapper certains esprits.

Qu'il me suffise de dire que mon conteur appuyait ses dires de noms et qu'il ne semblait nullement inventer pour les besoins de sa cause. Il y avait trop de précision et de sincérité dans son récit pour qu'il fut permis de mettre en doute les faits qu'il rapportait.

Si mes lecteurs veulent se donner la peine de regarder un peu autour d'eux, je suis certain qu'ils trouveront aussi de ces exemples d'aventures qui, pour n'avoir pas eu de résultat réellement malheureux, n'en sont pas moins à déplorer.

Tout ceci est donc suffisant pour éveiller l'attention des parents qui par trop de bienveillance sont toujours disposés à condescendre aux désirs de leurs enfants, et si des dangers réels doivent se présenter souvent, il est permis de crier : gare !

La surveillance des parents doit être continue ; c'est d'ailleurs un moyen de s'attacher ses enfants qui plus tard pourraient reprocher au père ou à la mère leur négligence.

De même que je ne puis pas voir un père qui n'use de son droit d'ancienneté que pour commander sans prudence, de même je ne saurais approuver ceux qui oublient leurs devoirs.

Aux uns comme aux autres, l'on peut dire qu'ils ne sauront jamais commander chez leurs enfants le respect, l'obéissance filiale.

Mais je le répète, j'aime à croire que de nos jours comme par le passé le père sait donner à son fils le bon exemple et une bonne éducation, et que celui-ci, mettant à profit les bons principes qui lui ont été inculqués, sait honorer son père et sa mère, qu'il s'étudie à ne pas leur manquer de respect.

D'ailleurs celui qui oublie les devoirs qu'il doit aux siens ne saurait à l'égard de ses semblables avoir une conduite meilleure.

Je me suis donc contenté de dire à mes amis : Je reconnais comme vous que tout n'est pas parfait, mais j'estime que le bon sens, la raison ne sont pas encore bannis à ce point de la boule terrestre pour que l'on oublie aujourd'hui le dicton :

Honore ton père et tu seras heureux.

PUET.

## LES ECOLES LOCALES

*Le Temps* d'Ottawa, le vaillant champion de l'enseignement laïque, publiait mardi ce qui suit sur les écoles d'Ottawa :

La commission scolaire s'est mise à l'œuvre hier soir et a engagé les maîtres et les maîtresses nécessaires pour continuer les écoles que les Frères viennent de laisser. Tous les membres de la commission scolaire semblent bien disposés à donner un fort coup d'épaule pour améliorer nos écoles. Nous ne pouvons pas espérer qu'en un si court délai, l'organisation puisse être parfaite, mais ce qui est bien certain, c'est qu'elle ne peut pas être pire que sous les Frères.

Les commissaires ont le droit de compter que la population leur vienne en aide dans la réorganisation de nos écoles que les Frères ont mises en danger en les abandonnant subitement.

D'après ce qui a été fait hier soir à la séance des commissaires ; l'ardeur et la bonne volonté dont chacun d'eux semble être animé, nous croyons pouvoir assurer à la population française d'Ottawa que, d'ici à douze mois, nos écoles catholiques françaises seront aussi bonnes que n'importe quelle école publique ou séparée de la province d'Ontario.

Nous sommes en train de donner à nos enfants une

instruction qui pourra leur servir dans le combat ardu de la vie.

Nous en remercions la Providence !

On aura beau dire, on aura beau faire, il faudra y venir. L'idée est contagieuse ; elle se répand partout. On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur le *découement* de nos éducateurs. Il devient même inutile de pousser l'opinion publique, elle fait sa trouée par elle-même.

CIVIS

CHRONIQUE

## L'IDÉE D'UN ÉPICIER

C'est un homme de talent, peut-être de génie, ce Berlinois dont on me parlait tout à l'heure.

Il a trouvé le seul moyen de sauver la littérature, de conjurer le *krach du livre*, d'éterniser nos élucubrations en prose, en vers, ou dans ce langage nouveau, bi-sexuel, qui ne ressemble ni aux vers, ni à la prose, et n'en est. . . . . que plus fier pour cela !

Cet homme, c'est un épicier.

D'autres — je parle toujours des épiciers — mettent la littérature en cornets. La littérature ? Non pas. . . . À peine des bribes de littérature, — des bribes éparées ! C'est un chapitre de roman-feuilleton, mais un chapitre pris à part, où rien ne commence ni ne finit.

"Pensez donc, ma chère ! il y a un jeune homme qui se pend, — et je ne saurais jamais pourquoi il s'est pendu ! J'aurais mieux fait de ne rien lire : rester sur sa faim, c'est agaçant !

"Et puis, sachant souvent, ce n'est même pas un chapitre de roman. . . . . C'est de la politique, ma chère ! c'est de l'histoire ! J'ai même eu comme cela, pour envelopper des raisins de Corinthe, trois morceaux de poésie. . . si ça n'est pas pour se moquer du moude !"

Ah ! Madame, si vous étiez à Berlin ! Savez-vous ce qu'il a fait lui, l'épicier de là-bas ?

C'est très évidemment un ancien lecteur des philosophes. Il s'est dit : " Soyons logique," et s'est rendu chez les éditeurs populaires, ceux qui publient des livraisons illustrées.

Voici un " beau crime ". Cela fera l'affaire des jeunes femmes nerveuses et mêmes des femmes nerveuses qui ne sont plus jeunes. . . " Vite, Monsieur le libraire, envoyez dans ma boutique dix mille exemplaires de cette première livraison."

C'est dans le premier chapitre qu'on enveloppera les boîtes de sardines : " Voici, Madame. Ne froissez pas trop : c'est le début d'une histoire palpitante ! Revenez dans deux jours, et vous aurez la suite. . . ."

La suite, — vous le savez bien, — ne va pas sans une boîte de petits pois ou un paquet de bougies. . . .

Voilà l'idée.

Certes, elle est encore rudimentaire et souffrira des améliorations. Ainsi, j'en suis sûr, notre épicier berlinois — ou plutôt leur épicier — sert du sucre, de la cassonade, avec quelque livraison d'une histoire au piment. Grave faute de goût.

On nuancera davantage, Tout produit alimentaire sera accompagné, — comme disait Joseph Prud'homme, — de son " frère intellectuel ".

Avec de l'orgeat, on débitera le Gustave Droz ou le Léon de Tinseau.

Les poètes du Midi iront de conserve avec les denrées provençales ; en ouvrant un cornet d'olives, on aura le premier chant de *Mireille* ou le premier chapitre de *Tartarin*,

Aux crustacés, aux langoustes, on donnera comme enveloppe *Pêcheur d'Islande*, ou un récit de Pierre Maël, ou tout autre roman maritime, — quand ce serait *Vingt mille lieues sous les mers*.

Le piment et le poivre de Cayenne fraterniseront avec du Catulle Mendès ; et, lorsqu'on débitera des produits épais, il faudra que Zola vienne à la rescousse.

Je prévois bien d'autres raffinements. Le Monselet reviendra en honneur ; Brillat-Savarin sera tiré à quelques millions d'exemplaires ; et l'on distribuera largement tel " mystère " de Maurice Bouchor, non pas parce qu'il est d'un noble poète qui sait sourire, mais parce qu'on y décrit, en termes savoureux, une dorade cuite au vin blanc ou une oie mijotant dans sa graisse.

Et voilà comment on évitera le *krach du livre*. Donc, — tais-toi, Murger ! Pardonnez, ombres irritées de Gautier, de Flaubert et de Banville ! — donc, je fais appel à M. Potin, aux autres épiciers en renom : puissent-ils nous sauver de l'indifférence publique en autorisant nos œuvres, — même symbolistes, — à se présenter en compagnie des paquets de chandelles !

Un malin me souffle que cela ne les changera pas beaucoup.

Mais cette publicité suprême leur manquait souvent, à nos œuvres : même pour cet emploi, il y avait trop de concurrence. Au lieu qu'avec de la méthode, de l'esprit de suite !. . . .

Pour ma part, comme mes œuvres sont, je crois, un peu fades, je me tiendrai pour très honoré si je les vois escorter des cornichons ou des pickles.

Et, à titre de récompense, — quand, grâce à lui, nous en serons, — nous nommerons M. Potin de l'Académie !

CHARLES FUSTER.

Le Théâtre-Français a réouvert ses portes jeudi soir avec "*Le songe d'une nuit d'été*."

Nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs un article de François Coppée : "*En plein jour*." C'est une étude prise sur le vif, et toujours d'actualité.

Dorénavant, la distribution du RÉVEIL en dehors de la ville sera faite le samedi, afin de permettre à la plupart de nos abonnés de recevoir leur journal dans la journée. Nous prions tous et chacun d'eux de rapporter à l'administration toutes les erreurs qui pourraient se produire dans la distribution.

## EN PLEIN JOUR

Ce matin, dimanche, 30 avril, l'Odéon donne une matinée classique à une heure, c'est-à-dire à une heure "pour le quart". N'oubliez pas que tout est faux, au théâtre, même l'heure qu'il est.

La grande coquette, Fanny Perez, s'est réveillée fort tard et elle est d'une humeur massacranche. Hier soir, elle n'avait qu'une "panne" dans la nouvelle pièce, dont la première représentation a été d'ailleurs assez houleuse. Son amant, Salomon Cerf, le coulissier, qui l'entretient sans prodigalité, a voulu absolument l'emmener souper avec trois confrères, qui ont parlé tout le temps d'un bon coup à faire sur le Rio Tinto. On s'est ennuyé ferme devant les viandes froides et la salade russe, et la pauvre fille, qui n'est pas toute jeune, — elle a trente ans, lisez trente-cinq, trente ans "pour le quart", — s'est couchée à une heure indue. Or, cet après-midi, on doit commencer par les *Fausses Confidences*, où elle joue Araminte. Mariette, la femme de chambre, a bien deviné, à la violence du coup de sonnette, que "madame" était dans ses mauvais jours et s'est hâtée d'apporter le chocolat et les journaux. Tout en déjeunant au lit, Fanny a parcouru les comptes-rendus bâclés par les journalistes nocturnes. Elle y est à peine nommée deux ou trois fois, en même temps que ceux de ses camarades qui jouent les rôles secondaires, sans un éloge spécial, dans le tas, quoi ! Et la pièce est éreintée sur toute la ligne. C'est bien agréable !

Ding ! La pendule a sonné ! Onze heures et demie ! Déjà ! Il faut que Fanny soit au théâtre à midi au plus tard, pour avoir le temps de "faire sa figure". Mariette ! Mariette !... Et "madame" s'habille à la six-quatre-deux, en rabrouant la camériste.

— Mais non... Pas ces bottines-là, maladroite !... Et une voiture tout de suite, hein ?

Elle est prête à partir, enfin !... Toujours jolie, mais si pâle ! d'une pâleur jaune, les traits tirés, avec le frisson fiévreux de la mauvaise nuit. Fanny, sans s'apercevoir du radieux soleil et du ciel pur, se jette dans le fiacre, se pelotonne sous sa fourrure, et, au bout de quelques minutes, — parfait ! il n'est que midi cinq ! elle arrive au théâtre, monte lestement l'escalier et entre dans sa loge, où l'attend déjà le posticheur, tenant sur son poing la perruque poudrée des coquettes de Marivaux.

— Bonjour, mame Fanny.

— Bonjour, Auguste... Dépêchons-nous.

L'actrice disparaît un instant derrière un paravent, ôte son costume de ville, met un peignoir par-dessus son corset, et s'installe enfin devant le miroir, entre les deux bees de gaz qui flambent avec un faible sifflement.

Dieu ! qu'elle a mauvaise mine, ce matin ! Heureusement, voici les onguents et cosmétiques, épars sur la table de toilette. Cold-cream, poudre de riz, blanc gras, rouge végétal, veloutine, rien n'y manque. Il est là, au grand complet, l'arsenal de la beauté provisoire. Tout de suite, avec une adresse machinale, l'actrice entreprend son maquillage. Agile, elle ouvre les pots, les boîtes, les flacons, emplit quelques godets, mouille la petite éponge, enduit et badigeonne son visage, son

cou, sa gorge, manœuvre la patte de lièvre, nettoie ses sourcils avec une brosse minuscule, et, toc ! toc ! deux coups de crayon-bleu sous les yeux, et "mes bras que j'oubliais !" et encore un peu de noir sur les cils, et une pointe de rouge sur les ongles et au croquant des oreilles. Elle embellit, elle se transfigure à vue d'œil, la comédienne ! Le regard est humide et lumineux, à présent. Le sourire a des rougeurs de grenade entre-

— Vite, Léontine... Ma robe !...

L'habilleuse s'approche, l'air pénétré, tenant à bout de bras la belle robe de théâtre, la robe de satin rose à grands falbalas. Fanny se lève alors, dépouille vivement son peignoir, montre un instant au coiffeur — toujours là, sa perruque au poing, — oh ! des choses charmantes, une nuque, un dos, des épaules !... Elle enfle enfin la robe tendue, comme une écuyère passe à travers le cerceau, et la voilà, en moins d'une demi-heure, parée, coiffée, poudrée à frimas, étincelante dans la grâce pompeuse et maniérée de sa toilette du temps judis.

Sa gaieté est revenue. Cette matinée, cette représentation devant des bourgeois, des étrangers qui lisent la brochure, des familles empilées dans les loges, ne lui apparaît plus comme une corvée, ainsi que tout à l'heure. Au contraire, Fanny est enchantée de jouer une fois de plus le rôle d'Araminte, où elle sait qu'elle est bonne, où elle a toujours du succès. Oh ! les Saint-Cyriens des fauteuils d'orchestre, qui tiennent sur leurs genoux leur shako à plume blanche et rouge, vont l'applaudir à se peler la paume des mains, elle en est bien sûre, et l'on révera d'elle, cette nuit, dans bien des dortoirs de collège. Et, tout en essayant son regard coulé de la grande scène du "trois", l'actrice, fière de sa beauté d'une heure, sourit au délicieux pastel, encadré devant elle dans le miroir.

C'est fini. L'habilleuse agenouillée a posé la dernière épingle. Le coiffeur a piqué une rose dans la poudre de la perruque. Fanny est prête, et, triomphante comme un sous-lieutenant en grande tenue, un jour de parade, elle descend en scène, sa traîne sous le bras, l'éventail en main, à travers le dédale d'un escalier obscur.

Mais la voix traînarde de l'avertisseur a beau gémir dans les ténèbres : "On va... a... a... commencer..." Fanny a encore été trop exacte, comme toujours.

— Tu sais, ma belle, personne n'est encore descendu, lui dit le vieux comique Bonamy, avec qui elle se croise dans un corridor.

Et la comédienne, pour attendre le lever du rideau, entre au foyer des artistes. Mais, sur le seuil de la porte, elle s'arrête, éblouie.

Par les fenêtres ouvertes, le soleil pénètre largement en inondant de lumière le salon vaste et vide ; et dehors, c'est le printemps, — le printemps tout frais splendide, arrivé de ce matin. Que le ciel est bleu ! qu'il est léger ! Et combien doux le premier souffle de la jeune saison, à peine tiède, pur comme l'haleine d'un enfant ! Hier, le temps était gris et humide, les passants à parapluie pataugeaient dans la boue. Mais, cette nuit, cela s'est déridé tout d'un coup. C'est l'avril. Aussi tout le monde est dehors, en habits des

dimanches, et l'on prend d'assaut l'omnibus, et la foule se presse à la porte du Luxembourg. Car il est adorable le vieux jardin, avec ses lilas en fleurs, ses oiseaux fous de joie, et ses vieux arbres au feuillage éclos d'hier, d'un vert si tendre, si délicat, que les larmes en viennent aux yeux. O divine matinée! Fin du méchant hiver! Clémence du bon Dieu!

Devant cette apparition, l'actrice, dont l'âme n'est point bucolique, n'a tout d'abord qu'une réflexion maussade :

— Allons bon ! Avec ce temps-là, nous allons jouer devant les banquettes... Je parierais qu'on ne fera pas " douze cents ".

Puis, voulant s'assurer encore que sa toilette lui va bien, elle se regarde dans une des hautes glaces du foyer, s'y voit des pieds à la tête et, soudain, recule avec un geste de stupefaction, presque d'épouvante. Car le soleil est vainqueur de tous les fards et de tous les postiches, et, dans ce plein jour, dans cette clarté sereine, elle se trouve hideuse, la comédienne. Comment ! c'est elle, cette poupée de coiffeur peinte comme un tableau, cette tête de cire emplâtrée de graisse et de pommade ! Comment ! c'est son costume, cette robe fanée et pisseuse, ce paquet de farine sur la tête, cette rose de gâteau de pâtissier, ces verroteries de roi nègre et de saltimbanque ? Non, c'est à en crier de douleur !

Encore une fois, elle n'est pas très impressionnable, cette bonne Fanny ! Quand on roule depuis quinze ans dans les théâtres et qu'on en est réduite à supporter les hommages d'un Solomon Cerf, qui devrait être à Mazas, on est bronzée contre bien des sensations, n'est-ce pas ? Mais, en vérité, il est trop cruel, le contraste, entre ce délicieux matin d'avril et le fantôme fardé et chargé d'oripeaux que Fanny voit reflété dans la glace. Pour la première fois de sa vie, elle éprouve comme une honte confuse de sa personne et de sa profession. C'est donc possible ! elle s'est usée, flétrie à ce point dans l'ombre et dans la poussière des coulisses ! Et, tout à l'heure, malgré cette radieuse journée, malgré ce joyeux soleil, il va falloir qu'elle descende sur la scène, dans cette cave illuminée, qu'elle recommence ses grimaces, qu'elle feigne des sentiments compliqués en parlant un langage littéraire à peu près incompréhensible pour elle, qu'elle fasse, en un mot, son métier de singe et de perroquet. Le printemps ? Ah ! bien, oui ! Ça n'existe plus pour elle. Dans une rêverie très amère, voilà qu'elle est emportée vers le passé lointain. Elle se revoit chez papa — un relieur en chambre — quand maman la conduisait au Conservatoire. Il y avait le voisin de palier, le petit blond, qui ne lui déplaisait pas et dont elle se sentait aimée. Il était employé dans un ministère et, si elle avait voulu renoncer au théâtre, il l'eût épousée avec bonheur. Le père savait cela, aurait bien voulu. Mais la mère était ambitieuse, et M. Régnier affirmait qu'on décrocherait le premier prix de comédie. Si elle avait été raisonnable, pourtant, elle serait aujourd'hui la femme de quelque brave homme de chef de bureau et, par ce beau soleil, elle se promènerait au bras de son mari, comme le couple qu'elle voit d'ici entrer au Luxembourg, précédé de deux petits collégiens. Mais je t'en fiche ; elle y est condamnée pour toujours, à sa vie énervante et artificielle. Avec cela, pas bien

certaine de renouveler son engagement, et Salomon Cerf — est-il son dixième ou son douzième amant ? elle ne se rappelle plus ! — Salomon Cerf n'est ni généreux ni sûr. Quel sombre avenir ! Peut-être lui faudra-t-il — et bientôt — jouer dans les tournées de province, vieillir ainsi, prendre, un jour, l'emploi des duègnes ? . . .

En ce moment, le vieux pitre Bonamy, — il va jouer Dubois dans les *Fausse Confidences* et, sous son habit de marquis, il a vraiment l'air d'un chienlit de Mi-Carême, d'un chien savant sur un orgue, — entre au foyer, se regarde à son tour dans la glace, et dit à sa camarade, avec le cynique tutoiement du cabotin :

— Ma chère Fanny, tu es toujours jolie comme un cœur . . . Mais, il n'y a pas à dire . . . Nous ne sommes pas beaux, en plein jour.

Ah ! la pauvre comédienne a bien envie de pleurer. Mais la voix de l'avertisseur glapit dans le couloir : " Premier acte . . . On commence. " Et Fanny est bien forcée de retenir ses larmes, à cause de son maquillage.

FRANÇOIS COPPÉE,  
de l'Académie Française.

#### LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

## COMMENT FREDERIC PONTO

TRENTE CAMPAGNES, VINGT BLESSURES

NE DEVINT PAS MARÉCHAL DE FRANCE

### III

#### UNE PIPE D'HONNEUR

Le sergent n'eut pas le temps d'examiner plus longtemps sa conquête, un galop de cavalerie retentit derrière lui dans le village. Frédéric se retourna, aperçut un groupe et une escorte.

— Marceau ! c'est Marceau ! dirent les soldats en reconnaissant le général.

— Qui commande ici ? demanda un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, à belle figure régulière et calme, en arrêtant son cheval devant la barricade, après un coup d'œil au pont.

— Moi, mon général ! répondit le sergent en faisant le salut militaire.

— Très bien, sergent, nous avons entendu votre feu tout à l'heure, nous recauserons de cela. Maintenant il faut une rétablir ce pont, vous avez quinze minutes, l'infanterie sera ici dans un quart-d'heure.

— Je n'en demande que dix.

Frédéric passa la pipe du hussard dans son gilet, un regard du jeune général tomba sur elle.

— Une belle pipe, dit-il d'un air étonné.

— Mon général, c'est la pipe de l'officier commandant les hussards à qui nous avons eu affaire . . . si elle vous fait plaisir, moi je ne fume pas !

— Voyons ?

Ponto tendit silencieusement la pipe et tourna le dos sans mot dire pour exécuter l'ordre ; devant le

pont, les soldats enlevaient déjà les charrettes et commençaient à remettre les planches.

—Sergent, appela Marceau, reprenez votre pipe ; le nom gravé sur l'anneau d'argent : "Praczy," est celui d'un commandant de hussards hongrois fameux par son audace dans l'armée autrichienne. . . . Gardez-la donc, cette pipe, comme un trophée, comme une pipe d'honneur, en attendant autre chose que je vous promets.

—Je ne fumais pas, mon général, mais je fumerai ! s'écria Frédéric enthousiasmé.

Un officier, sur un signe de Marceau, prit le nom du sergent ; puis le général et l'escorte tournèrent bride et disparurent dans le village.

On reposait déjà les planches du pont. Le sergent envoya deux hommes dans le village pour réquisitionner des clous chez un maréchal dont on avait aperçu l'enseigne dans la grande rue. Les hommes se hâtèrent et les derniers coups de marteau enfonçant les clous retentissaient comme l'infanterie annoncée débouchait de la grande rue de Meisenheim.

Les fantassins, couverts de boue, filant d'un pas rapide, avaient à peine paru sur la berge ennemie, qu'un premier coup de canon retentit des collines situées à quelque quatre cents toises du pont, un facon de fumée s'éleva lentement dans le ciel, puis un second et un troisième. Les Autrichiens venaient d'amener une batterie pour appuyer sans doute un retour offensif contre le pont.

Des troupes défilaient toujours : après l'infanterie, deux escadrons de dragons passèrent, de vieilles moustaches, débris de l'ancienne armée devant la Révolution, puis une batterie qui court au galop se placer sur le premier escarpement dominant la rivière et qui se mit aussitôt à répondre à l'artillerie autrichienne.

Sur la gauche, du côté de Kreuznach, la canonnade s'accroissait et roulait sans intervalles, faisant le fond sur lequel se détachaient les corps de batteries les plus rapprochés. Ponto et ses hommes regardaient maintenant filer l'infanterie sur la route et les dragons se masser à l'abri d'un pli de terrain ; on ne voyait que des lignes de casques et les silhouettes de quelques officiers se détachant en haut d'un rayon sur le fond gris du ciel.

Au loin, la colonne d'infanterie parut tout à coup enveloppée de fumée, les tirailleurs qui la flanquaient avaient ouvert le feu. Trois quarts d'heure de fusillade et de canonnade dans les bois couvrant les collines, dans les rues d'un petit village qu'on devinait au-dessous de son clocher, à une demi-lieue tout au plus ; du pont on ne voyait rien qu'une grande fumée dans laquelle tout avait disparu.

—On dirait qu'ils se disputent, les autres ! dit avec l'accent trainant de Normandie un soldat grimé sur le toit d'une grange.

Un éclat de rire accueillit le mot.

—Ça ne va pas très bien pour nous, dit un autre en désignant la batterie française où la moitié des pièces se taisaient, démontées sans doute.

Le sergent Ponto avait tiré machinalement la pipe du hussard et la regardait.

—Voulez-vous du tabac, sergent ? fit un soldat campé sur le pont, parfaitement à l'aise sous le débraillé

d'un uniforme outrageusement déchiré et la mine gouailleuse sous un vieux bonnet de police qui lui tombait sur le cou.

—Merci, je ne commencerai pas aujourd'hui ; si j'attrapais mal à la tête, ça me gênerait pour l'ouvrage que nous allons avoir tout à l'heure.

La fusillade et la fumée se rapprochaient. Tout à coup un mouvement se produisit par les dragons, on vit les officiers se dresser sur leurs épiers, tirer leurs sabres et agiter les bras, toute la ligne des casques oscilla et se hérissa instantanément d'éclairs de sabres, et, sur un nouveau mouvement des officiers, soudain tout l'escadron jaillit de son pli de terrain et prit le trot dans la fumée.

...Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que le pont voyait repasser les débris de la colonne française repoussée ; trois pièces d'artillerie sur six, les autres gisant démontées sur l'autre rive, s'en vinrent se placer en batterie sur l'autre côté du pont, puis de ? blessés, tandis que les dragons chargeaient à peu de distance pour dégager les derniers pelotons. Quand ils eurent repassé à leur tour, le sergent Ponto et ses hommes, recommençant leur travail du matin, firent rapidement sauter les planches de la première arche du pont et le passage se retrouva coupé.

Il est temps ; les habits blancs paraissent sur la route, on aperçoit même les hussards du matin, qui viennent d'avoir un vif engagement avec des dragons. L'infanterie avait filé pour défendre le gué à l'autre bout du village, et l'artillerie, après quelques salves, la suivit bientôt. Le sergent Ponto resta seul avec ses hommes, abrités par des murs ou derrière la petite barricade reconstituée. Il tenait à son pont, il ne le lâcherait pas. Et pendant tout le reste de la journée, il resta sur sa petite barricade, faisant le coup de feu avec le plus de régularité possible pour économiser les cartouches ; son petit détachement éprouva des pertes sensibles : ils eurent à repousser quelques attaques sérieuses des Autrichiens essayant avec des planches de franchir la coupure. Puis, dans l'après-midi, il lui fallut encore rétablir le passage pour un retour offensif des troupes françaises. Marceau, qui fit un signe de tête au sergent, comme pour le féliciter, passa avec deux demi-brigades et de la cavalerie : mais la tentative ne réussit pas davantage, et, vers le soir, le sergent coupa encore une fois le pont sous le feu des habits blancs qui avaient suivi de tout près la colonne en retraite.

#### IV

##### DEUXIEME RENCONTRE

" Mon chère frère,

" Je Prends la liberté de t'écrire pour m'informer de la santé de Ma Mère, de ta santé à toi et de toute notre famille sans oublier Dine. Ne m'e sais point mauvais gré si j'ai tant tardé, c'est que je voulais te donner connaissance d'une arme d'honneur promise depuis longtemps. Le citoyen Bonaparte, notre général en chef, rien n'échappe à sa Mémoire et à sa Bienveillance, vient, après le compte qui lui a été Rendu de ma conduite aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, et notamment à l'affaire de

“ Meisenheim sous les ordres du général Marceau, de me faire adresser un fusil d'honneur.

“ Les Trois Capucines, la Contre-platine, la Sous-garde, Sous-crosse et la Plaque de couche sont en argent ; sur cette dernière pièce sont gravés les motifs pour lesquels Ma Patrie m'a décerné cette Arme. Je jouis en outre d'une haute-paye d'un son par jour.

“ Fais-moi Réponse lorsque tu aura le loisir, marque-moi ce qu'il y a de nouveau au pays, si la Récolte est bonne cette année et ce que pense Dine du cadeau du citoyen général Bonaparte.”

Le sergent-major Ponto écrivit cette lettre avec accompagnement de grandes majuscules et de fioritures triomphantes, sur un tambour, à Padoue, dans un cloître abandonné où campait sa compagnie. Deux ans s'étaient écoulés depuis le pont de Meisenheim. Le jeune sergent d'alors, vieilli par les fatigues de la guerre, avait maintenant les longues moustaches blondes et tombantes d'un vieux soldat gaulois. Son uniforme était aussi usé, qu'à Meisenheim, son grand chapeau prenait de lui-même des airs penchés et pointait ses deux cornes vers le sol comme deux gouttières, l'une dans le dos, l'autre sur le nez, au-dessus de la superbe pipe du hussard hongrois ; car, pour faire honneur à son trophée ainsi qu'à son précédent propriétaire, le brave Praczy, Frédéric Ponto avait appris à fumer.

La demi-brigade de Frédéric, tirée avec toute la division Bernadotte de l'armée de Sambre-et-Meuse, venait d'arriver à l'armée d'Italie, en assez mauvaises dispositions. Les bruyants succès de celle-ci, les noms retentissants de ses victoires, Civoli, Arcole, Lodi, Millésimo, semblables à des coups de clairon, les proclamations théâtrales de leur général, avaient fait oublier ou méconnaître avec injustice les longs et durs travaux des armées combattant dans le Nord et sur le Rhin, leurs dangers, leurs batailles, et rejeté leurs généraux, Marceau, Hoche, Jourdan, Moreau, à l'arrière-plan. Aussi, à peine la division Bernadotte eut-elle rejoint à Padoue les régiments de Bonaparte, que les querelles éclatèrent entr soldats d'Italie et soldats du Rhin.

Le sergent Bonaparte, pour enrayer cette manie de duels qui menaçait de faire dévorer ses soldats les uns par les autres, prit la meilleure mesure : il entra brusquement en compagnie après avoir, pour gagner l'esprit des soldats du Rhin, mis au courant toutes les promotions en retard et distribué des récompenses depuis longtemps promises.

Le fusil d'honneur promis par Marceau arrivant enfin, les sentiments de Frédéric pour le général des armées d'Italie étaient devenus tout autres : la lettre à son frère en témoignait.

Cette lette inachevée resta dans son sac et elle le suivit d'étape en étape sur les routes italiennes et tyroliennes. Frédéric y pensait de temps en temps, entre une escarmouche avec les Autrichiens, un enlèvement de poste avancé ou un passage de petite rivière aux allures de torrent descendant des Alpes neigeuses. Une recrue du village, arrivée avec quelques Noyonnais à la demi-brigade, lui avait apporté des nouvelles des êtres si chers laissés là-bas, en Picardie, depuis les jours déjà lointains de 93. La vieille maman n'était

guère gaillarde, elle avait dû cesser d'aller aux champs, et maintenant, c'était Jean-Baptiste l'aîné qui faisait tout l'ouvrage ; heureusement Dine était là, Dine allait vendre au marché de Noyon le beurre, les œufs et les légumes des Ponto en même temps que les siens. Jean-Baptiste ne se mariait toujours pas, et l'on disait dans le pays qu'il devrait bien épouser Dine, puisque Frédéric le sergent était destiné à poursuivre sa carrière de soldat et à devenir un jour ou l'autre général comme tant d'autres.

Ces nouvelles rendaient Frédéric soucieux, et l'image de cette Dine, aimée jadis dans la paix des bonnes années de sa jeunesse, image un peu estompée par le temps, le suivait partout, occupait sa pensée pendant les longues étapes et ne disparaissait que lorsqu'il fallait donner un coup de collier, déployer ses hommes en tirailleurs, courir, faire le coup de feu ou enlever à la baïonnette quelque bicoque défendue par de vieilles connaissances, les Kaiserlicks. Après l'affaire le souvenir de Dine reparaisait, Frédéric en était tout troublé, ses espoirs de retour au pays, ses plans, les nouvelles apportées par la recrue avaient tout dérangé. Le retour triomphant, le retour au village, à la tranquillité, à la vie paisible, espéré si longtemps, lui paraissait maintenant bien problématique. Et cependant après cette campagne qui devait, selon le citoyen Bonaparte, forcer l'Autriche à nous donner la paix, il serait probablement licencié, et alors... Frédéric n'osait pas pousser plus loin sa pensée, bah ! il serait peut-être tué avant !

Les hostilités étaient ouvertes depuis quinze jours à peine et déjà les troupes de l'archiduc Charles, rompues et disloquées, battaient en retraite par corps séparés les uns des autres, sans possibilité de s'appuyer, défendant pied à pied chaque défilé, chaque village, chaque rivière, mais toujours bousculées et poussées presque irrémédiablement vers le désastre final par l'activité de Bonaparte,

C'était le lendemain du jour où, arrivant au Tagliamento, l'armée tout entière en colonnes était descendue dans la rivière sous le feu des batteries autrichiennes. — Encore un bain froid avant la saison ! disaient les soldats. Ils avaient eu pour se réchauffer en sortant de l'eau, à recevoir la cavalerie sur le fer de leurs baïonnettes, puis, la cavalerie repoussée, à courir en avant pour se prendre avec l'infanterie dans un corps à corps terrible, roulant de position en position parmi les ruines des villages retranchés. Toute l'après-midi et une partie de la nuit furent ainsi employées, et au petit jour, après quelques heures d'un repos bien gagné, il fallut se mettre en route sur les talons des colonnes ennemies.

Frédéric Ponto, formant avec une portion de sa compagnie l'extrême pointe d'avant-garde du corps Bernadotte, s'occupait au lendemain du Tagliamento, après quinze heures de marche ou plutôt de course, à poser quelques hommes en grand'garde pour protéger le repos bien gagné qu'il espérait prendre avec sa troupe harassée dans les ruines d'une vieille tour, vrai nid d'aigle planté au sommet d'un escarpement, presque dans les nuages, au-dessus d'un bois de sapins cramponnés au rocher par tous les bras de leurs racines.

Le paysage était bien alpestre, c'était dans tout le développement de l'horizon un hérissément de montagnes bleuâtres aux cimes blanches s'égouttant par des torrents gros ou minces, des filets d'eau que l'on franchissait d'une enjambée ou des rivières glacées dont les Autrichiens par bonheur n'avaient pas brûlé les ponts.

Ponto plaçait ses vedettes au bas de son mamelon, lorsque tout à coup, derrière lui, d'un sentier du bois de sapins, sortirent quelques cavaliers à pied traînant péniblement des chevaux écloppés ; dans la pénombre du bois, le sergent les prit pour des hussards français, il allait leur parler, mais au brusque arrêt des cavaliers, il reconnut des Autrichiens.

Les cavaliers essayaient de monter en selle, un des hommes de Ponto tira sur le groupe, un cheval s'abatit, jetant le désordre dans la petite troupe et barrant le sentier.

—Foncez ! cria Ponto à ses trois hommes en relevant un fusil qui allait tirer, il sont à nous !

Les hussards autrichiens lâchaient les chevaux et sautaient, les sabres à la main, en avant d'un des leurs, un officier, qui cherchait à fouiller dans les fontes du cheval blessé. Mais au bruit du coup de feu, des Français dégringolaient du campement à travers les sapins, une vingtaine de fusils maintenant allaient barrer la route aux cavaliers armés seulement de leurs sabres.

—Allons, rendez-vous, cria Ponto en leur faisant signe de jeter leurs armes.

Les hussards se consultèrent, il n'y avait pour eux aucune possibilité de passer. Celui qui essayait de prendre ses pistolets dans ses fontes abandonna son cheval et regarda un instant de tous côtés comme pour chercher une voie de salut.

Il dit quelques mots aux autres et jeta son sabre sur la route.

Ponto fit entourer ses prisonniers et remonta avec eux la pente du mamelon après avoir placé ses vedettes. Il était embarrassé de ses cinq Autrichiens et se demandait s'il n'allait pas les expédier en arrière au gros du corps d'armée, mais pour cela, il lui fallait fournir une escorte et dégarnir son poste. La nuit qui tombait rapidement fit cesser ses hésitations, il se décida à garder ses prisonniers jusqu'au lendemain.

Dans les ruines, les soldats cherchaient tant bien que mal à se caser pour la nuit ; il était défendu de faire du feu, mais ils avaient découvert quelques chambres à peu près couvertes, et après avoir mangé les croûtes restées au fond des sacs, s'apprêtaient à dormir aux sifflements de la brise âpre qui faisaient longuement et lugubrement gémir au-dessous d'eux les grands sapins du bois.

Frédéric Ponto et l'officier prisonnier s'installèrent sur des pierres éboulées, dans le fond d'une grande chambre ouverte à la bise par une large brèche qui laissait voir les cimes des sapins balancées à tous les souffles.

Le sergent offrit la moitié de sa maigre pitance à l'officier qui, poussé sans doute par la faim, ne se fit pas prier et, tous deux côte à côte, le Français et l'Autrichien, dînèrent silencieusement.

Le dernier morceau avalé, Frédéric, pour tromper

sa faim, tira de son sac la pipe de Meisenheim et la bourra d'un reste de tabac.

Comme il se rasseyait à côté du prisonnier, un rayon de lune, se glissant par la brèche, tomba sur le fourneau de la pipe. Le prisonnier, qui se tirait mélancoliquement les moustaches, sursauta tout à coup en étendant la main.

—Vous voulez voir ? dit Frédéric étonné et flatté.

—Mais...cette pipe...fit l'officier, et la prenant des mains de Frédéric, oui, c'est elle, c'est la mienne, c'est ma pipe ?

—Comment ? demanda Frédéric.

—D'où la tenez-vous ? Qui vous l'a donnée ?

—On ne me l'a pas donnée, répondit Frédéric en regardant attentivement son interlocuteur, je l'ai gagnée à l'armée de Sambre-et-Meuse, là-bas, en Allemagne, à la défense d'un pont attaqué par...

—Par mes hussards, du côté de Kreuznach ! Alors c'était vous qui commandiez les défenseurs du pont et qui avez ramassé ma pipe...Je vous ai aperçu dans la fumée...

Les deux hommes s'étaient levés. L'officier tendit la main au sergent.

—On peut se battre et s'estimer, dit-il.

Il s'était avancé vers la brèche et regardait la pipe au clair de lune.

—Oui, voilà mon nom : "*Praczy, 1790*," gravé sur l'anneau ; et celui au-dessous : "*Ponto, 17 frimaire an IV*," c'est le vôtre ?

—Oui, mon commandant.

—Ecoutez, reprit le Hongrois, après un instant de silence, consentiriez-vous à me la rendre ?

Ponto n'hésita pas.

—Ah ! impossible, j'y tiens trop...vous devez comprendre. Ça, c'est un souvenir J'y tiens presque autant qu'à ce fusil d'honneur que j'ai attendu deux ans... Tenez, c'est un souvenir de la même affaire...

Le sergent montrait la plaque de son fusil au commandant hongrois.

—Mais pour moi aussi cette pipe est un souvenir, reprit le Hongrois ; en 1790, quand je quittai le service pour m'en aller cultiver mes vignes dans mon pays, au fond de la Hongrie, un de mes vieux hussards me sculpta cette pipe et me la remit au nom de tout l'escadron en souvenir des campagnes que nous avions faites ensemble contre les Prussiens et les Turcs. Je ne croyais, ma foi, plus jamais reprendre le harnais, mais je me suis ennuyé et le bruit de vos guerres, à vous Français, que nous ne détestons pourtant pas, nous autres Hongrois, la clameur de vos batailles me tenta...

Frédéric Ponto, pour montrer qu'il ne voulait pas se déposséder de sa pipe, devenue plus glorieuse à ses yeux, la rangeait dans son sac pendant que l'officier parlait.

—Si je vous l'achetais ? reprit le Hongrois.

Frédéric fit un geste indigné.

—J'ai encore quelque argent, tenez, tout est pour vous si vous me la rendez, dit le hussard en sortant de ses poches une poignée de pièces d'or.

Le sergent l'arrêta.

—Et moi, je n'ai que ça, dit-il en tirant de sa poche quatre ou cinq sous de France mélangés à des petits kreutzers vert-de-grisés, mais je garde ma pipe !...

Praczy n'insista plus et, après un moment de silence, reprit la conversation avec Ponto.

— Nous ne détestons pas la France et pourtant nous lui faisons la guerre, reprit le Hongrois. Ah! nous aimons aussi la liberté. ... La liberté! Je ne dis pas que ce soit tout à fait la même que la vôtre, mais que de Hongrois tombés pour elle! ... Enfin, votre *Marseillaise*, nous la chantons aussi, un de nos poètes l'a traduite en hongrois; elle fait vibrer nos cœurs aussi bien que les vôtres! ... Ce que j'admire, ce sont ces hommes qui se sont dressés tout à coup chez vous, ces Marceau, ces Hoche, ces Bonaparte et tant d'autres! Des sergents qui battent nos vieux généraux, des jeunes gens qui font reculer l'Europe! Quelle génération! Quelle poussée soudaine d'hommes de guerre! Et vous, qu'étiez-vous dans votre pays avant l'explosion du volcan?

— Paysan! répondit Ponto, laboureur sur mes terres... grandes un peu plus qu'un mouchoir de poche!

— Moi aussi, j'ai des terres et des vignes, et même quelques villages à moi... Après la guerre, venez me rapporter ma pipe, et vous goûterez à nos vins et je vous trouverai une situation là-bas...

Sous la protection des vedettes, la petite avant-garde, harassée, s'endormit sur les pierres de la ruine, dans les trous, par petits paquets d'hommes serrés les uns contre les autres pour avoir moins froid. Après quelque temps de conversation, Frédéric Ponto et le Hongrois sentirent aussi leurs têtes tomber de sommeil; le sergent fit une ronde, s'assura que ses factionnaires veillaient et compta ses prisonniers couchés fraternellement avec leurs vainqueurs. Quand il revint

près du Hongrois, celui-ci dormait déjà, la tête sur le porte-manteau de son cheval. Ponto s'allongea tout à côté de lui, dans le court espace un peu abrité du grand courant d'air de la brèche, et s'endormit appuyé sur son sac.

Il était trop fatigué pour rêver, à peine si l'image confuse de Dine passa dans son sommeil mêlé à de monstrueuses figures de hussards chevelus et moustachus qui ressemblaient à la tête de hussard de sa glorieuse pipe.

Un coup de feu, éclatant dans le bois au-dessus de la ruine, le réveilla en sursaut. Il fut debout immédiatement, en soldat habitué aux alertes. Quelques hommes, auprès de lui, avaient déjà saisi leurs fusils. Il fuisait noir dans la ruine; la lune, ayant tourné, ne glissait plus ses rayons par la brèche et, par tous les trous. Frédéric tâta sur les pierres à côté de lui, le porte-manteau était toujours là, mais le hussard avait disparu.

— L'officier! s'écria-t-il, échappé!

Sa main rencontra quelques pièces de monnaie: c'était l'or offert par le Hongrois; un éclair traversa l'esprit du sergent; à tâtons il fouilla dans son sac et ne sentit plus sa pipe. Il comprit tout; le hussard avait profité de son lourd sommeil de fatigue pour attirer peu à peu le sac et enlever la pipe. Se glissant ensuite jusqu'à la brèche, il s'était, à tous risques, lancé au dehors, dans le vide effrayant, en se cramponnant aux pierres, aux végétations poussées dans les trous.

A. ROBIDA.

(A suivre.)

## Le "SUN" Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

SIEGE SOCIAL, MONTREAL.

ROBERTSON MACAULAY, *Président.*  
HON. A. W. OGILVIE, *Vice-Président.*  
G. F. JOHNSTON,

T. B. MACAULAY, *Secrétaire.*  
IRA B. THAYER, *Surintendant des Agences.*  
Assistant Surintendant des Agences.

L'année 1894, jusqu'à maintenant, été des plus satisfaisante et, avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

### Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales



attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut, d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

Demandez à nos agents

De vous expliquer

Ce système.

O. LEGER,

GERANT DU DEPARTEMENT FRANCAIS  
POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL.



**ENCORE \* DES \* AVANTAGES !**

93 rames de papier-note, réglé, \$1 25 la rame,  
5 rames pour \$5.50.

**VALEUR REELLE \$2 LA RAME.**

130,000 Enveloppes blanches, No 7, 75c le mille. Valant \$1.00.

35,000 Enveloppes en papier-toile à 75c le mille. Valant \$1.50.

**DEMANDES DES ECHANTILLONS.**

**MORTON, PHILLIPS & CIE,**

**MONTREAL.**

**'North British & Mercantile'**

**CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE**

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—**THOMAS DAVIDSON**, Ecr.

**DIRECTEURS ORDINAIRES:**

W. W. Ogilvie; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

**78 St-Francois-Xavier, Montreal.**

**GUSTAVE FAUTEUX,**

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Filiaireault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

**BURROUGHS & BURROUGHS,**  
AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs W Herbert Burroughs.

**ARTHUR GLOBENSKY**  
AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

**J. A. DROUIN**  
AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 315 et 316. Téléphone 2343.

**EDEN MUSEE**  
**ET THEATRE**

Edifice du Monument National  
Le Seul Théâtre Français à 10c.

**4 REPRESENTATIONS Par Jour**  
2.15, 4.00, 8.00, 9.15 hrs.

**AU THEATRE**

CHANSONNETTES, ROMANSES,  
DANSES, AROBATES,  
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

**AU MUSEE**

**MERCIER sur son LIT de MORT**

100 Figure de cire, Léon XIII.  
NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.  
Entrée du Théâtre - 10c.  
Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

**JACQ. VANPOUCKE**

PROFESSEUR DE

**Clarinette et de Solfège,**  
221—RUE CRAIG—221

**LA SAISON** Journal illustré des Dames, le plus lu et le plus connu  
Le seul au monde publiant 100 gravures par 50 OUBRAGES

50 OUBRAGES  
1. Le monde entier  
2. Les fêtes  
3. Les modes  
4. Les bijoux  
5. Les costumes  
6. Les salons  
7. Les bals  
8. Les soirées  
9. Les dîners  
10. Les théâtres  
11. Les spectacles  
12. Les fêtes de nuit  
13. Les fêtes de jour  
14. Les fêtes de famille  
15. Les fêtes de société  
16. Les fêtes de ville  
17. Les fêtes de campagne  
18. Les fêtes de mer  
19. Les fêtes de montagne  
20. Les fêtes de neige

50c  
10c

Agents à Montréal,  
**M. JOS. TARDIE & F. BÉLLE**  
1001 et 1004 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.  
BOITE 274.

**POUR RELIER LES FASCICULES**  
"NAPOLEON"

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale; ceux qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules seraient bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos bureaux, ou demander notre agent qui ira le leur montrer.

**JOHN LOVELL & FILS**  
23 Rue Saint-Nicolas.